

## A LA BIENNALE DE PARIS

### Peindre comme avant

Pendant une bonne décennie, visiter la Biennale de Paris, c'était un peu accomplir le parcours du combattant. Il fallait contourner ou enjamber quantité d'obstacles, franchir des cercles, des lignes de ficelle, de câbles, des tas de sable, de bois, de pierre, traverser des salles obscures ; on se heurtait à des échafaudages, à des baquets, des boîtes, des tables. Les œuvres se déversaient dans l'espace.

Aujourd'hui, c'est tout juste si l'on bute dans une chaise, qui sert de base au dessin d'une silhouette profilée comme une ombre sur le mur ; et s'il arrive de marcher sur un lit de feuilles mortes, les « installations », comme on dit, ne sont tallations », comme on dit, ne sont plus tellement de mise. Comme au musée, on avance les yeux rivés aux cimaises. C'est désormais sur

le mur que ça se passe le plus souvent, et même, de préférence, à l'intérieur de tableaux.

A la douzième Biennale de Paris, le jeune artiste, qu'il vienne d'Europe occidentale, d'Amérique latine, ou de l'Est, fait avant tout de la peinture. Il s'occupe peu d'environnement, peu de sculpture, peu de vidéo et pas tellement de photo ; ses débordements, son insolence, passent par le pinceau, la brosse et l'image. Ce qui, en l'occurrence, tombe plutôt bien, vu le manque d'espace pour exposer. A moins que ce ne soit ce manque d'espace, et aussi de moyens financiers (les transports coûtent cher), qui ait à ce point conditionné les choix. Les deux sans doute.

GENEVIÈVE BREERETTE.

(Lire la suite page 19.)



6 words  
6/10/82